

**Jacques DUFRESNE, *la Reproduction humaine industrialisée*,  
Diagnostic 2, Institut québécois de recherche sur la culture,  
1986, 125 p.**

Jacques DUFRESNE

Volume 19, Number 1, avril 1987

Sociologie des phénomènes démographiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001210ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001210ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

DUFRESNE, J. (1987). Review of [Jacques DUFRESNE, *la Reproduction humaine industrialisée*, Diagnostic 2, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 125 p.] *Sociologie et sociétés*, 19(1), 182–183.  
<https://doi.org/10.7202/001210ar>

Jacques DUFRESNE, *la Reproduction humaine industrialisée*, Diagnostic 2, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 125 p.

Dans ce petit livre bien d'actualité, Jacques Dufresne s'emploie à démasquer le nouvel eugénisme vers lequel nous orientent les progrès récents dans le domaine des technologies de la reproduction. Inscrivant son propos dans une perspective large qui tient compte de la globalité des comportements occidentaux face à la vie, à la mort et à l'environnement, il s'inquiète de la valeur des choix éthiques que nos sociétés sont en voie d'élaborer pour baliser les pratiques scientifiques, médicales et sociales dans le champ de la reproduction humaine.

L'auteur commence par démontrer les liens étroits qui existent entre les pratiques vétérinaires de reproduction et d'élevage bovin, qui répondent aux objectifs de rentabilité de l'industrie agro-alimentaire, et la médecine humaine de la reproduction. Il explique comment, grâce au développement de techniques hautement rationalisées de reproduction des vaches laitières, les scientifiques et les médecins sont maintenant habilités à traiter le processus de la procréation humaine comme une succession d'étapes discontinues et à intervenir à chacune de celles-ci pour contrôler le plus étroitement possible le produit final, c'est-à-dire l'enfant.

Leurs expériences de fécondation *in vitro*, de manipulation d'embryons, de diagnostic prénatal et de thérapie fœtale, entre autres, suscitent un intérêt fasciné de la part du grand public, intérêt qui témoigne bien, selon Dufresne, d'un lien étroit de contagion entre nos attitudes vis-à-vis des animaux et notre attitude vis-à-vis des humains. De plus en plus largement, nous acceptons d'inscrire la reproduction humaine dans une logique de rentabilité et de contrôle de la qualité similaire à celle qui préside à la reproduction industrialisée et à l'uniformisation des troupeaux de vaches laitières en Amérique du Nord. On voit d'ailleurs se répandre des pratiques de commercialisation de gamètes, d'embryons ou d'utérus de mères porteuses. La gestion qualitative des naissances comporte alors une sélection explicite des géniteurs en fonction d'une analyse coûts/bénéfices qui mènera, par exemple, à recruter des mères porteuses socialement et économiquement démunies, parce qu'elles opposeront moins d'exigences financières et juridiques aux acheteurs et accepteront plus facilement de se soumettre au contrôle étroit de leur grossesse.

À la défense des technologies de reproduction, les scientifiques et médecins invoquent souvent la souffrance et la demande d'aide médicale des personnes infertiles. Leurs critiques, incluant Dufresne, les contredisent en invoquant, avec raison, le faible pourcentage de personnes dont on peut croire qu'elles ne pourraient réellement jamais concevoir sans aide médicale. De plus, ils montrent bien que les progrès scientifiques dans le domaine sont beaucoup plus directement orientés vers la gestion qualitative des naissances que vers le traitement de l'infertilité. Malheureusement,

du même coup, ils ont tendance à discréditer la recherche de fertilité des personnes infertiles et à rendre leur désir d'enfant suspect, plutôt qu'à questionner les normes sociales qui leur font ressentir l'infertilité comme un échec et une perte fondamentale. Dufresne, par exemple, ne cite que des cas exceptionnels (FIV multiples, demande d'avortement après grossesse naturelle suivie de la demande d'une seconde grossesse par insémination artificielle) et masque le caractère social de la demande d'aide médicale, en traitant le désir d'enfant comme une question individuelle et privée, alors que nos conceptions et nos comportements face à la reproduction sont, dans une large mesure, socialement déterminés.

Par ailleurs, Dufresne ne remet pas en cause les prétentions de certains scientifiques à pouvoir, dans un proche avenir, façonner les êtres humains en fonction des besoins de la société. Au contraire, il semble croire à une toute puissance fondée sur leurs interventions au niveau des déterminismes biologiques. Par exemple, en imaginant les excès auxquels pourrait mener la poursuite des recherches actuelles sur la reproduction, il brandit le spectre de l'État totalitaire qui pourra produire des individus correspondant exactement à ses besoins de domination, notamment des soldats adaptés au maniement d'armes sophistiquées. Les soldats d'aujourd'hui, dit-il, «sont le produit d'une nature sauvage à peine tempérée par l'éducation» alors que les armes sont «le produit de la culture la plus avancée» et que «à un peuple régénéré en possession des mêmes armes, tous les espoirs seraient permis»...

Dans la deuxième partie de son livre, l'auteur expose l'orientation éthique que lui-même privilégie. Il considère que les découvertes scientifiques et technologiques rencontrent à la fois un besoin humain, légitime mais excessif, de sécurité et la volonté de domination des États. Elles sont une porte ouverte à la poursuite de la démesure (l'hybris), à la volonté de faire totalement échec à la souffrance, à la maladie, à la mort, à l'inconnu, bref à repousser sans cesse les limites de notre corps, de notre espace et de notre durée. Les entreprises eugénistes participent de cette volonté de maîtriser la nature pour réaliser le paradis sur terre. Or, dit-il, la levée de toutes nos limites ne peut mener qu'à l'uniformité, l'ennui, la régression vers la grisaille, parce qu'elles sont les conditions nécessaires des plaisirs et des joies qui naissent de l'expérimentation des contrastes. Il prône donc, à la fois pour contrer les tentations eugénistes et conserver notre aptitude au bonheur, une conversion à la mesure et à l'abandon, un retour au sacré et à la métaphysique.

Pour qu'une telle orientation éthique soit adoptée face aux nouvelles technologies de la reproduction, l'auteur ne compte guère sur les scientifiques ou sur les juristes, ni même sur les éthiciens qui, faute d'un consensus social sur le plan des valeurs, appréhendent eux aussi le problème à travers la filière étroite du biomédical et réagissent *a posteriori* à des faits accomplis. Il compte plutôt sur le grand public, sur des groupes militant en faveur du respect de la vie, humaine et animale, sur certains groupes féministes, sur les écologistes et les partisans des médecines douces, par exemple, pour que le débat s'engage sur un large front, c'est-à-dire en tenant compte des interdépendances entre toutes les formes de l'activité humaine.

En nous livrant sa position éthique, Dufresne nous propose une réflexion philosophique stimulante, certes, mais, au bout du compte, décevante par son traitement un peu superficiel des réalités historiques et sociologiques. Tout en s'opposant à l'idéologie du progrès, il choisit de traiter l'histoire de l'humanité comme étant celle du contrôle grandissant de l'homme (*sic*) sur la nature. Parce qu'il ne tient pas compte, à toutes fins pratiques, de l'histoire des rapports sociaux, il conçoit les nouvelles technologies de reproduction comme une confrontation à un choix fondamental à faire entre l'acceptation de nos limites et la démesure, entre l'acceptation de notre humanité «naturelle» et des pratiques scientifiques contre nature. Or, il s'agit bien plus d'un choix à faire entre les limites des rapports sociaux qui s'expriment actuellement dans le champ de la procréation et celles des nouveaux rapports de reproduction qu'entraînerait l'instauration d'un contrôle médical et scientifique de la procréation. De façon plus précise, l'un des enjeux majeurs des nouvelles techniques de reproduction n'est-il pas la redéfinition du rôle des femmes dans la procréation? Dufresne cite bien les principaux ouvrages d'analyse féministe sur le sujet, mais il se prive de reprendre ou de critiquer leurs principaux arguments.

En corollaire de son silence sur les rapports sociaux qui interviennent dans le champ de la procréation humaine, Dufresne glisse trop rapidement sur la question des groupes sociaux qui prennent leurs distances par rapport à la science et aux techniques et pourraient être des alliés dans un même appel à la mesure. Certains poursuivent des enjeux totalement divergents, ce qui devient très clair quand est soulevée la question de l'avortement, laquelle sera nécessairement ravivée en regard des possibilités croissantes de diagnostic prénatal et de survie *ex utero* de fœtus ou d'embryons.

Les féministes s'opposent aux pratiques scientifiques dans le champ de la procréation d'abord parce qu'elles instituent une nouvelle forme patriarcale de contrôle de la reproduction, via les scientifiques et les médecins. Contrairement à celle de Dufresne, leur analyse pose les principaux groupes militant contre l'accès à l'avortement comme des alliés du pouvoir médical dans leur visée de contrôle du pouvoir reproducteur des femmes. Même si, comme le dit Dufresne, plusieurs sentent la nécessité de repenser leur approche du problème de l'avortement, elles n'accepteront pas pour autant de cautionner l'occultation des mécanismes sociaux de contrôle des femmes et de la procréation qu'elles ont déjà mis à jour dans leur lutte pour des maternités librement consenties.

Dufresne remarque que, dans les prises de position des États sur l'utilisation des technologies de procréation assistée, «les idées sur la famille et le statut de la femme peuvent être déterminantes». Cependant, il associe les positions reflétant ces idées (par exemple, l'acceptation de la maternité chez les femmes célibataires ou chez les lesbiennes) à celles élaborées par la méthode de la filière étroite, qui ne tient pas compte de l'interdépendance de toutes les formes de l'activité humaine, qui réagit à des faits accomplis plutôt que de penser l'avenir, qui privilégie des intérêts restreints et ponctuels plutôt que ceux de l'humanité dans sa globalité. Pourtant aucun pouvoir scientifique et médical, aucun eugénisme, ni aucune lutte contre l'eugénisme d'ailleurs, ne peuvent s'exercer à l'écart des rapports de sexe. Ceux-ci sont au cœur-même des choix qu'opèrent les individus et les collectivités dans le champ de la procréation.

Françoise-Romaine OUELLETTE